

On n'entend rien, ou presque

On n'entends rien, pas le moindre klaxon de voitures, pas la moindre sonnerie de portable. Les oiseaux ne volent plus, la lumière s'est tûe, la couleur semble stagner en un rouge-noirâtre : couleur du sang, de rouille et de boue. Les murs s'effritent, les corps se lassent d'érosion, et laissent apparaître çà et là des os blanchâtres, des crânes tronqués. Le temps est devenu fou, les mots perdent leurs sens, la pluie est suspendue, Big Brother est mort, fini les caméras, fini les numériques, fini les insipides caquetages des ménagères boursouflées au seuil des portes. Plus d'humains. Plus de rongeurs non plus, plus de lézards bleus sur les crépis des buildings. Tout tombe en ruine, les voitures s'épuisent sur l'asphalte, s'écrasent, se disloquent ; on dirait maintenant un cimetière de monstre ferreux venus d'une autre galaxie. Les tuiles des maisons se fracassent silencieusement, les portes cèdent au temps, le temps semble irréel, la réalité dépasse l'imagination; les murs s'affalent sur les pelouses mortes, les barrages cèdent en de gigantesques fleuves qui emportent tout sur leur passage, rasant les champs, noyant les villes. Plus de mouvement. Plus de klaxons de voitures, plus de sonneries de portables. Plus rien. Le silence.

Cette fois, il n'y aura pas eu de miracle avant la tempête, pas de sauvetage « in-extremis », ni de grand bateaux remplis de créatures malodorantes. Non. La punition est définitive.

La Terre est seule, elle regarde les étoiles.